

CHAPITRE XXIII

LA GRANDE FORÊT DU CENTRE DE L'AFRIQUE

(Décembre 1888.)

Les renseignements du professeur Drummond sur l'Afrique. — Aire de la Grande Forêt. — Végétation. — Entomologie. — Description des arbres. — Les tribus et leur nourriture. — La brousse proprement dite. — Les abatis, merveilles de la vie végétale. — L'étrange sensation de solitude. — Une tempête dans la forêt. — Végétation tropicale sur les rives de l'Arouhouimi. — Nids de guêpes. — La forêt, image de la société humaine. — Quelques secrets des bois. — Le gibier dans la forêt. — Pourquoi nous ne faisons pas de chasses. — Les oiseaux. — Les simiens. — Insectes et reptiles. — Les coléoptères et les petites abeilles. — Le pou de Pharaon. — Les chutes des arbres. — Les chimpanzés. — La zone la plus pluvieuse de la Terre. — L'Itouri ou haut Arouhouimi. — Les différentes tribus et leurs dialectes. — Leurs coutumes et physionomies. — Leur teint. — Conversation avec quelques captifs à Engoueddé. — Les nains Ouamboutti, leurs habitations et leurs manières de vivre. — Les nains batoué. — Vie dans les villages sylvains. — Les nains capturent deux Égyptiens au fort Bodo. — Poisons employés pour les flèches. — Le traitement des blessures par les flèches. — Les fruits de la forêt. — Animaux domestiques. — Maladies des Madi et Zanzibari. — Le chemin de fer du Congo et les produits de la forêt.

Un professeur anglais, qui a le droit d'inscrire à la suite de son nom une série d'initiales montrant qu'il est membre de plusieurs sociétés savantes, un écrivain doué d'un très remarquable talent de description, s'est aventuré, tout en confessant n'être qu'un « triste voyageur », à faire de l'Afrique le tableau suivant :

« Couvrez la zone qui borde les côtes d'herbe épaisse et jaunâtre; piquez-y çà et là des palmiers, éparpillez des villages à moitié ruinés, peuplez cette région de léopards, hyènes, crocodiles et hippopotames. Revêtez les plateaux montagneux, non de la forêt infinie, la grande forêt ombreuse, la forêt vierge de l'Amérique, non de la jungle feutrée des forêts de l'Inde, mais de bois maigres, aux arbres rabougris dont les

troncs presque atrophiés et le feuillage rare ombragent à peine contre le soleil des tropiques; des bois où le climat seul rappelle que vous êtes près de l'équateur! Les féeriques labyrinthes de palmiers et de fougères, les festons des plantes grimpantes qui barrent les sentiers et parfument les forêts de leurs fleurs éblouissantes, les nuées éclatantes d'insectes, les oiseaux au gai plumage, les perruches, le singe faisant la voltige dans les bosquets ombreux, tout cela est inconnu en Afrique!

« Une fois par semaine, vous apercevrez un palmier; une fois en trois mois un singe croisera votre route; les fleurs sont rares, les arbres mesquins, et, pour être honnête.... » Vrai, si cela est une honnête description, qu'on rejette mon livre, car ce chapitre va prouver qu'au sujet de l'Afrique tropicale, mes vues diffèrent du tout au tout de celles du savant professeur.

Le lecteur m'a suivi pendant mes 2750 kilomètres à travers la grande forêt centrale de l'Afrique; il peut dire avec moi que ce tableau ne ressemble pas plus à l'Afrique équatoriale que les *tors* du Devon, les landes du Yorkshire ou les dunes de Douvres ne représentent les paysages souriants de l'Angleterre, le Warwickshire aux feuillées plantureuses, les jardins du Kent et les splendides vallons de la grande île. Le Nyassa n'est pas toute l'Afrique; les solitudes de la Massaïe, les buissons, secs autant que vieux balais, qui parsèment le Kalahari, les herbages onduleux de l'Ousoukouma, les bois maigres de l'Ounyamouézi, les plaines ocreuses de l'Ougogo où croissent les acacias, sont de simples parties d'un continent qui renferme plusieurs zones. La surface de l'Afrique est trois fois plus grande que l'Europe et infiniment plus variée. Le Sahara est le désert des déserts; vous retrouvez les steppes de la Russie orientale dans le pays des Massaï et dans certaines contrées de l'Afrique méridionale; les plateaux de la Castille dans l'Ounyamouézi; les plus belles parties de la France dans l'Égypte; la Suisse dans l'Oukondjou et le Toro; les Alpes dans le Rouvenzori; le Brésil dans le bassin du Congo, l'Amazone dans le grand fleuve lui-même, et ses immenses forêts vierges dans celles de l'Afrique centrale.

Des environs de Kabambarré, dans le Manyouema sud, jusqu'à Bagbomo, sur la Ouellé Makoua, dans le Niam-Niam occidental, cette forêt mesure une longueur de 1000 kilomètres; la largeur moyenne en est de 840. Surface totale : 840 000 kilo-

mètres carrés. Sans compter les fragments détachés, les îlots de forêt ou les presqu'îles séparées du reste par les golfes de la « Mer des Herbes » et les vastes étendues de haute futaie qui couvrent les bassins inférieurs, comme ceux du Loumani, Loulougou, de la Ouellé Moubangui, et les bords du Congo lui-même, de Bolobo à la Loïka.

Le Congo et l'Arouhouimi m'ont permis de pénétrer sur une très longue lisière de la grande forêt primitive, mais je ne parlerai ici que de la partie qui s'étend de Yambouya, 25° 30' de lat. E. à Inde-soura, 29° 59', c'est-à-dire, à vol d'oiseau, sur 525 kilomètres.

Considérons cette immense région non en homme pratique, non pour analyser scientifiquement les bois et les produits, mais pour nous en faire une idée générale. Elle couvre une si vaste superficie, elle est à la fois si une et si variée qu'il faudrait gros de livres pour la décrire convenablement. Et si nous la regardons de plus près encore, ce seraient des légions de spécialistes que nous devrions appeler à notre secours. Impossible d'examiner de près les fleurs et les fruits et les nombreuses merveilles de cette végétation ; impossible de noter les différences d'écorce et de feuillage dans les arbres majestueux qui nous entourent, ou de comparer les gommés vitrifiées ou visqueuses qui tombent en gouttes de lait, perles d'ambre ou pastilles opalines. Le loisir nous manque pour épier ces malaisantes colonnes d'industrielles fourmis montant et descendant sur les troncs, parmi les vallées ou les chaînes de montagnes que leur présentent les rides de l'écorce, ou pour attendre les combats furieux qui vont se livrer entre ces bataillons de fourmis noires et de fourmis rouges arrivant de deux côtés. Comment s'attarder à sonder cette masse de pourriture, cet arbre mort, jadis si puissant et maintenant poreux comme une éponge ! De ce qu'il a été, il ne conserve plus que le contour ; l'intérieur grouille de menues tribus d'insectes. Quel trésor pour l'entomologiste ! Appliquez-y l'oreille : vous entendez le murmure incessant de la vie intense. Ces millions de bestioles aux formes diverses, aux couleurs splendides, aux livrées éclatantes, joyeuses dans leur travail, exultant dans leur existence courte, mais active et jamais assouvie ; regardez-les fourrager, ravager, lutter, détruire, construire, fourmiller partout, explorer sans repos ni trêve. Posez seu-

lement la main sur un arbre, couchez-vous sur le sol, touchez une branche tombée, et vous comprendrez l'activité dévorante, la furie venimeuse qui animent ces minuscules peuplades. Ouvrez un carnet : la page blanche attire une douzaine de papillons ; une abeille voltige au-dessus de votre main ; de nombreuses arrière-cousines de la brune mouche à miel poussent une pointe sur vos yeux ; une guêpe vous bourdonne à l'oreille ; un énorme frelon menace votre visage, une armée de fourmis vous monte aux pieds, les éclaireurs grimpent déjà plus haut. Encore un instant, elles vous plongent au cou leurs mandibules tranchantes... Aïe !

Non, il ne faut ni s'asseoir ni se reposer sur ce sol où pulvule la vie. Nous ne sommes plus au milieu des bouquets de pins et des bois propres de l'Angleterre : nous sommes dans le monde des tropiques, et pour en jouir, il faut marcher à petits pas. Mais comme il est splendide !

Imaginez toute la France et toute l'Espagne revêtues d'arbres d'une hauteur variant entre 6 et 54 mètres. Les cimes de ces fûts, dont le diamètre mesure de quelques pouces à 120 centimètres et plus, sont tellement rapprochées qu'elles s'enchevêtrent et empêchent de voir le ciel et le soleil. Lancez d'un arbre à l'autre des câbles épais de 5 à 40 centimètres ; contournez-les, tordez-les en anses, en nœuds, en festons, en guirlandes, faites-en des W et des M gigantesques, plaquez-les contre les troncs, ou enroulez-les tout autour et jusqu'aux sommets comme un *anaconda*¹ sans fin. Prodiguez-leur les feuilles et les fleurs, et que là-haut ils aident les ramures à cacher le soleil ; des branches les plus élevées, qu'ils retombent par centaines à quelques pieds du sol ; frangez-en les extrémités des racines que les épiphytes jettent dans les airs ; mêlez-y les torsades de la plus fine passementerie, des houppes, des cordelettes ténues ; passez-y maintenant une multitude d'autres câbles, d'autres cordes, se traversant aussi confusément que possible, faites-les courir de-çà, de-là, partout, sans vous préoccuper de la régularité du dessin ou même du choix des matériaux. Que sur chaque fourche, sur chaque branche horizontale, s'élèvent des choux géants, et ces végétaux à larges feuilles ensiformes qu'on appelle la plante à

1. Grand serpent boa des rives de l'Amazone.

oreilles d'éléphant, puis des touffes d'orchidées, merveille des tropiques, et une draperie de ces délicates fougères, si communes dans la grande forêt; couvrez branches, rameaux, lianes, de mousses épaisses, ressemblant à une verte fourrure. Une fois chaque arbre en place avec sa parure de lichens et de plantes sarmenteuses, il ne reste plus qu'à étendre sur le sol un tapis verdoyant de phryniums, d'amomes et de buissons nains. Voilà la Grande Forêt, la Sylve antique et compacte. Mais quand la foudre a brisé la tête de quelque colosse et laissé entrer le soleil; quand elle a fendu un fût géant jusque dans ses racines, ou qu'une tornade a jeté bas un groupe d'arbres de haute futaie, les jeunes s'élancent en foule vers le ciel et se disputent l'air et la lumière, jouant des coudes, se poussant, s'étranglant, s'étouffant, jusqu'à ce que le tout devienne un impénétrable broussis.

La forêt que nous traversons offre un mélange de ces diverses scènes. On trouve une cinquantaine d'arbres, droits comme les piliers d'une cathédrale, gris et solennels dans la pénombre; au milieu, un patriarche chenu et décharné, et, tout autour, des fils qui ne demandent qu'à vivre; les jeunes troncs s'élancent vers le ciel pour hériter de la lumière et du soleil autrefois possédés par leur père. La loi de primogéniture règne dans la forêt.

Et aussi la mort par blessures, maladies, déchéance organique, affections héréditaires, vieillesse; les divers accidents qui éclaircissent la forêt, éliminent les faibles, les incapables et ceux qui ne savent pas s'adapter. Et regardez ce géant parmi les géants, cet insolent fils d'Anak. Il élève la tête au-dessus de ses frères, il est « le roi de tout ce que domine son regard », mais son orgueil attire la foudre qui le frappe, puis il sèche jusque dans ses racines, chancelle, tombe, et, dans sa chute, blesse une demi-douzaine de ses anciens compagnons. Voilà pourquoi nous voyons tant de loupes, tant d'excroissances, de goîtres, de troncs déformés. Les arbres survivent souvent aux parasites qui les ont à demi étranglés, et des raies profondes, causées par la striction des lianes, sillonnent parfois les fourches des branches. D'autres, opprimés par des voisins appartenant à quelque espèce différente, dépérissent et meurent avant leur âge mûr. En voilà encore, déjetés ou bossus : une souche tombée les a pressés obliquement. En voici dont la cime a été

cassée par les branches qu'arrachent les tempêtes. Les rongeurs ont endommagé ceux-ci; les éléphants ont brisé ceux-là en s'y frottant le cuir; les oiseaux les picotent jusqu'à provoquer de larges ulcères d'où exsudent les gommes; les multitudineuses fourmis s'affairent à les détruire; enfin les nomades, grands et petits, essayent sur les troncs le tranchant de leurs haches, zagaies ou couteaux, ... la décadence et la mort sont à l'œuvre ici comme partout.

Ce n'est pas tout : dans cette barbare forêt, couvrez le sol d'une couche épaisse d'humus, ramilles, feuilles, branches à moitié pourries; placez tous les quelques mètres un géant tombé depuis des années et devenu un amas fumant de fibres en décomposition, d'anciennes colonies de fourmis, de défuntes générations d'insectes; il est à demi voilé par une masse de plantes sarmenteuses ou enseveli sous le feuillage des nombreux jeunes arbres qui profitent de sa chute; des églantiers aux longues branches, des roseaux poussent dans les creux; et, tous les kilomètres ou à peu près, des ruisseaux boueux, des criques stagnantes, cachées sous des lentilles d'eau, les larges feuilles du lotus et du nymphéa, des mares sans profondeur se couvrent d'une écume verte et grasse, faite de millions d'organismes microscopiques. Peuplez ces vastes régions d'innombrables tribus s'entre-guerroyant et vivant éloignées de 40 à 40 kilomètres, au milieu des clairières de la forêt, sur les ruines de laquelle ils cultivent bananes, plantains, manioc, fèves, tabac, colocasie, courges et melons. Pour rendre leurs villages inaccessibles, ils ont recours aux moyens de défense qu'a pu suggérer à ces sauvages la nature même de leur existence. Ils hérissent leurs sentiers de brochettes cruellement affilées et cauteusement cachées sous quelque feuille qui semble apportée par le vent, ou les plantent à côté de quelque tronc couché sur le sol. En sautant par-dessus, l'intrus s'enfoncé dans le pied nu la terrible écharde; il en reste boiteux pendant des mois, s'il n'est pas tué par le poison dont la pointe est barbouillée. Ils empilent les branches, font des abatis de grands arbres; de derrière ils vous guettent, munis de leurs lances ou de leurs flèches de bois aux pointes durcies au feu, puis frottées de poison.

La forêt vierge, la vieille sylve primitive où depuis des siècles de siècles, les arbres grandissent, vivent et meurent, se dis-

tingue aisément de celle que l'homme habitait à une époque plus ou moins rapprochée : les arbres y sont plus hauts et plus droits, les fûts acquièrent des dimensions plus colossales ; on y rencontre fréquemment des clairières naturelles où il n'est pas trop difficile de marcher ; on n'y voit guère d'autres plantes que le phrynium, l'arum, l'amome ; le sol y est plus sec, plus ferme, plus compact ; c'est le campement favori des pygmées nomades. Quand on a sabré ces plantes, coupé la petite brousse, on se trouve dans un temple sylvain et frais, dont le séjour serait délicieux.

En deux ou trois générations, la poussée végétale efface les traces de toute intervention humaine. Quelques arbres, ceux surtout dont le bois est mou et spongieux, ont pu s'élever à la hauteur des antiques patriarches, mais, en général, dès que l'homme a abandonné un essart, des armées de baliveaux, les rejets des cépées, une foule sans nom s'élance à la vie, tous luttent à qui profitera de l'air et de la lumière ; la clairière, inondée de soleil, se transforme en fourré, et offre peu d'endroits où l'on puisse pénétrer sans labeur. On y trouve des palmiers de variétés nombreuses et surtout l'élaïs et le raphia.

Au bout de quelques mois plus personne ne saurait passer ; il faut s'ouvrir un tunnel à travers ces masses étouffantes, tellement mêlées, enchevêtrées, entrelacées que, je l'ai dit ailleurs, si le sommet était un peu plus plan, il semblerait facile de faire route par-dessus. Des arbres, jeunes et vigoureux, presque enfouis au milieu de ces masses compactes, soutiennent les plantes grimpantes, les lianes, les rotins. Quand on est parvenu à se tailler une tranchée dans ce fouillis, les plantes ligneuses coupées en biseau vous lacèrent les jambes et souvent blessent grièvement les pieds nus des porteurs. La brousse des bords de l'Arouhouimi a généralement ce caractère. Partout, sur les deux rives, on apercevait des essarts abandonnés et d'anciens défrichements. L'eau est le seul moyen de communication entre les tribus bordières, et nous ne pouvions avancer qu'à la serpe et à la hache.

Les clairières délaissées depuis moins d'une année montrent des merveilles de vie, une fécondité inouïe, une infinie variété d'espèces poussant avec une vigueur sans pareille. Les pieux noircis par l'incendie qui avait dévoré les huttes disparaissent

sous les entrelacs des lianes ; les feuilles d'un vert gai cachent les désastres passés. Chaque montant a l'aspect d'un cabinet de verdure, et chaque bille rappelle un tronçon de colonne qu'a depuis longtemps recouvert la végétation des ruines. Les troncs ont été généralement coupés à une hauteur de 5 ou 6 mètres, et souvent deux par deux ; les plantes sarmenteuses en embrassent d'abord le pourtour ; puis elles montent, descendent, s'enroulent les unes autour des autres ; elles se feuillent et se soudent ; il devient parfois impossible de reconnaître ce qui leur a servi de support ; elles lancent d'un fût à l'autre leurs cordes déroulées, et les tours jumelles sont bientôt réunies par un portique ombreux ; on dirait les restes d'un vieux donjon ; les guirlandes s'égayent de fleurs pourprées ou blanches. Les troncs argentés d'antiques colosses depuis longtemps abattus par la hache et condamnés à pourrir et à mourir, leurs grands bras décharnés et jusqu'aux plus petites branches, se revêtent de lianes qui vont et viennent en réseaux, se tordent et se nouent une centaine de fois ; ce n'est plus qu'un tissu vert brodé de soie aux délicates nuances et qui, sous l'influence du vent, s'agite comme un immense rideau.

Quand je marchais avec la colonne ou que nous reposions la nuit, la présence de mes hommes ou le murmure de leur voix ne me portait guère à comprendre cette poésie de la forêt. Nous souffrions trop de la faim ; nous avions pâti de misères trop prolongées ; les épreuves quotidiennes faisaient trop souvent appel à notre bonne humeur, à notre patiente endurance. Nos vêtements, bons pour un pays découvert, ne valaient rien contre cette cruelle brousse. Mais si, une fois par hasard, je m'éloignais du bivouac, si les rumeurs n'en arrivaient plus à mes oreilles, j'oubliais un instant les mille soucis, et notre dénuement, et mes déboires ; la majesté de la forêt agissait sur mon âme et rendait le calme à mon esprit. Ma voix retentissait au milieu du silence, renvoyée par les échos comme par les murs d'une cathédrale. Je me sentais envahir par une influence indéfinissable, presque surnaturelle ; l'absence continue de la grande lumière du ciel, les lueurs tamisées du soleil, cette étrange sensation de solitude qui vous force à regarder tout autour pour voir si l'on n'est pas le jouet d'une illusion, ... cela me donnait l'impression d'un autre monde :

deux vies étaient en présence, la vie végétale et la vie humaine; l'une massive, colossale, paisible et silencieuse, et pourtant si majestueuse et solennelle! Il me semblait bizarre que ces deux vies, si semblables parfois, ne pussent entrer en communion; il m'eût paru simple et naturel qu'un de ces vieux patriarches m'eût adressé la parole avec la gravité d'un Mathusalem; voire même qu'un Titan, les pieds plantés ferme dans le sol, m'eût demandé avec dédain ce que je venais faire au milieu de cette assemblée des rois de la forêt.

Mais quelles pensées s'agitaient en moi quand, debout sur l'un des bords de la grande trouée que s'est faite l'Arouhouimi à travers la grande forêt, mes yeux s'arrêtaient sur l'autre berge de la puissante rivière, assombrie maintenant sous les menaces de la tempête! Je voyais les rangs pressés de cette armée de colosses, variée de stature comme d'espèces, attendre la tourmente de pied ferme. L'orage a concentré ses forces; l'éclair darde ses lames de flamme blanche à travers les multiples bataillons de nuages que la foudre déchire. Les vents accourent à l'assaut. Les arbres encore immobiles, et comme peints sur un gigantesque décor, attendent le choc avec une sécurité tranquille. Soudain, comme saisis de panique, ils baissent les têtes tous à la fois, ils se balancent, se tordent, s'infléchissent, se contournent. Mais le tronc solide et les arc-boutants des racines les maintiennent en place; échevelés, tremblants, la rafale les courbe violemment en arrière,... hors d'haleine, elle s'arrête. Les cimes se relevant furieuses ramènent leurs masses en avant, et, sur tous les points, la bataille est engagée. Légion après légion de nuées chevauchent au-dessus des branches qui crient et cassent. On entend hurler et mugir, gémir et soupirer; des clameurs aiguës, des hurrahs se mêlent à la plainte des bois. Les monarques sylvains brandissent leurs bras puissants; leurs sujets inclinent le front jusqu'à terre et la feuillée s'agite comme pour célébrer la valeur des ancêtres. Une pâle lumière verdâtre se joue sur les jeunes troupes, entraînées au combat par l'exemple des aînés. Notre âme se passionne à ce spectacle; la frénésie du Berseker était contagieuse. De tout notre être, nous applaudissons à la sauvage ruée de la rafale, à la force de l'ouragan courbant ses adversaires sous le même niveau; volontiers nous

acclamerions son triomphe, mais la superbe résistance des champions à flottante chevelure, l'énergie de la vaillante armée qui se relève en même temps que les chefs; et, au-dessous, le frémissement enthousiaste des petits, nous disent que souvent la victoire reste à la persévérance. — L'éclair jette çà et là ses lueurs splendides et ses flammes dévorantes; le fracas du tonnerre se répercute dans les bois lointains. Les nuages noirs se précipitent, entremêlent leurs tourbillons, enroulent leurs volutes et assombrissent encore la scène. Les oreilles assourdies par la furie de l'ouragan et la terrible rage de la forêt, nous regardons la scène sous la lumière pâle et fuyante. Mais tout d'un coup s'ouvrent les cataractes du ciel; une pluie torrentielle éteint le courroux de la tempête; elle apaise et endort la noble colère des géants.

C'est le long des rives de l'Arouhouimi, dans cette riche et fertile partie du bassin oriental du Congo, qu'on peut se faire une idée de la végétation tropicale. Les berges sont presque toujours assez basses, quoique souvent il soit difficile même de les deviner, grâce à l'exubérance des plantes parasites qui tapissent chaque centimètre carré, et s'élèvent, en certains endroits, de la surface même des eaux jusqu'à 16 ou 18 mètres au-dessus. Immédiatement en arrière se dresse la grande forêt d'un vert sombre dont les cimes montent à cinquante ou soixante mètres. Mais l'aspect général des rives varie considérablement. Les sites d'anciennes demeures humaines ont une physionomie bien distincte de la forêt primitive, et où le sol change, la flore change aussi.

Les essarts abandonnés depuis peu, outre la folle prodigalité de leur végétation, montrent, isolées ou en masses, les fleurs les plus éblouissantes. Au-dessus montent quelques grands arbres à feuilles épaisses et luisantes, couverts d'une profusion de corolles rouge sang, dont les pétales, tombant en pluie vermeille sur la trame impénétrable des plantes sarmenteuses à fleurs papilionacées, contrastent avec les fleurettes jaunes, blanches ou pourpre pâle des arbustes et parasites. L'amome montre ses coupes neigeuses lavées de rose, une vigne sauvage ses grappes violet clair; tel feuillage est d'un châtain superbe. Un poivrier appelle l'attention par ses gousses rouges, et un manguier par ses myriades de clochettes arrondies semblables à de petites perles; le robinier